

Lorenza Mazzetti
Carnet de Londres

Traduit de l'italien par Lise Chapuis

Éditions La Baconnière

I

Je voulais m'enfuir de la Toscane, de Florence et de cette magnifique maison dont les fenêtres donnant sur l'Arno regardent vers San Miniato. Dans les armoires, il y a encore leurs vêtements, les vêtements de notre oncle et de notre tante, nos parents adoptifs, et ceux de nos deux petites cousines, Luce et Cicci. Eux, ils reposent dans le cimetière de San Donato in Collina alla Badiuzza. Et nous, c'est-à-dire Baby ,ma sœur jumelle, et moi, nous sommes ici dans la grande maison, sur le quai delle Grazie.

J'ai demandé à mon tuteur de me donner l'argent pour aller en Angleterre passer les vacances dans une ferme, où on me paiera pour mon travail.

Je pars avec un groupe d'étudiants en philosophie, le voyage est organisé par l'Université de Florence à laquelle je viens de m'inscrire et qui offre un salaire aux étudiants allant travailler dans une ferme anglaise.

Il me tarde de prendre le bateau, de traverser la Manche et de voir les célèbres falaises de Douvres, mais mon espoir de faire une merveilleuse traversée s'envole bien vite et, à cause du mal de mer, je me retrouve pendant des heures en train de vomir mes tripes en compagnie d'autres personnes.

J'arrive en Angleterre où les premiers policiers que je vois me demandent mon passeport et, à ma grande surprise, me scrutent de la tête aux pieds en chuchotant. Ils me font ouvrir ma valise et mon petit sac à dos. Au bout d'un bon moment, ils me rendent le passeport tamponné.

Je remercie et j'entre enfin en Angleterre. Je regarde le passeport et suis extrêmement étonnée de lire *Undesirable Alien* sur le tampon.

J'arrive enfin à la ferme qui n'est pas très loin de Londres. Quelle émotion !

Je mange pour la première fois des cornflakes avec du lait et du sucre. Je trouve ça délicieux, je déborde de joie.

La campagne est belle, mais tellement différente de celle de la Toscane.

Nous, les étudiants, nous sommes tous prêts pour le travail. Il s'agit de porter des sacs de pommes de terre d'un lieu à l'autre. Je vois mes camarades prendre la lourde charge sur leur dos et avancer sans problème vers l'endroit qu'on leur indique.

À mon tour maintenant. On place sur mes épaules un sac de pommes de terre, je me retrouve étalée par terre, écrasée sous un poids énorme, abasourdie.

Le chef anglais est très mécontent. Il comprend que je ne sers à rien et m'amène dans une pièce où les pommes de terre défilent sur des rails, il faut choisir celles qui sont bonnes et jeter les mauvaises, tout cela très rapidement parce qu'elles passent à toute vitesse.

Le chef me surveille pour voir si je me débrouille, ça m'impressionne et donc je me trompe. Je jette les bonnes pommes de terre et je garde les mauvaises. Il s'en aperçoit, me donne une bourrade et me sors de là aussi.

Il est persuadé que je le fais exprès, mais heureusement arrive l'heure de déjeuner. Cependant, au lieu de me laisser manger, il me met à tourner la cuillère à pot dans un grand chaudron où cuit le riz pour toute la jeunesse. Mais au fur et à mesure que l'eau s'évapore, le riz est de plus en plus sec et difficile à remuer.

Je me mets à crier parce que je n'en peux plus, le chef pense que je le fais exprès, il ne tente pas m'aider, et le riz brûle. Je viens de gâcher le repas de toute la compagnie.

Le lendemain, il me met dans l'étable à retourner le fumier. C'est très fatigant, parce que le fumier est dur, et au bout d'une heure, à l'en croire, je n'en ai pas retourné assez.

Il me traîne vers ma tente, me dit de faire ma valise et de m'en ailler. Il m'accompagne jusqu'à la sortie, me plante au milieu de la route en me disant d'aller chercher un autre travail et de faire de l'auto-stop pour arriver en ville.

Je téléphone à Baby, je lui raconte mes malheurs et lui dis que j'attends l'argent du tuteur.

Je prends une chambre dans une pension en attendant l'argent que le tuteur va m'envoyer. Je me balade dans les musées. Entre temps je paie la chambre avec l'argent que j'avais emporté. Les musées de Londres sont magnifiques.

Au bout de quelques jours, je téléphone à Baby pour lui dire que l'argent n'est pas arrivé. C'est lui qui me répond, son compagnon, très mécontent, il dit que je dois arrêter de téléphoner tout le temps, que les jumelles doivent apprendre à vivre chacune de leur côté. Baby me dit que le tuteur va certainement m'envoyer l'argent.

Londres est une ville tellement différente des nôtres que je me sens enfin ailleurs.

Au bout d'un mois, l'argent n'est toujours pas là.

J'appelle Baby qui me répète qu'il va certainement arriver. Elle essaie de me consoler mais j'entends Stephen l'appeler et lui dire de ne pas rester aussi longtemps au téléphone.

Moi, je voudrais rester au téléphone avec Baby pendant des heures et j'éclate en sanglots.

Je sors de la cabine.

Il fait nuit, il fait froid.

« Est-ce que je peux vous accompagner, mademoiselle ? Vous n'avez pas peur, toute seule dans la rue, à cette heure-ci ? »

Quelle malédiction fait que les filles ne peuvent pas se promener sans être persécutées par des bellâtres !

« Non, je préfère marcher toute seule.

— Pourquoi, pourquoi ?

— Parce que je préfère, merci.

— Et pourquoi vous préférez ? Je vous ennueie ?

— Non, vous ne m'ennuyez pas, vous êtes gentil au contraire, mais je préfère marcher seule.

— C'est bon, alors je vous laisse marcher seule.

— Merci.

— Je ne voudrais pas vous avoir offensée.

— Mais que dites-vous, pourquoi devrais-je me sentir offensée par vous ?

— Alors si je ne vous ai pas offensée, mademoiselle, donnez-moi la main, faisons la paix et quittons-nous bons amis.

— Mais nous ne sommes pas disputés.

— Non, mais quand même, je vous ai ennuyée et cela me déplâit. Donnez-moi la main et faisons la paix. Donnez-moi votre main et je ne vous suivrai plus. »

Je lui ai donné ma main et il ne me l'a pas rendue. Il a planté sa langue dans ma bouche, il a sucé mes lèvres en me faisant mal, me pressant contre un mur et sa langue errait, inquiète, féroce, entre mes lèvres. Tellement surprise, tellement étonnée, et aussi parce que je n'arrivais plus à

respirer, j'ai essayé de me dégager. Mais ma bouche a été étouffée par la langue qui y pénétrait avec audace et furie, emportant avec elle des petits bouts de mon âme. Et pendant ce temps ma main kidnappée était amenée dans de longs couloirs entre lui et moi, à travers les portes ouvertes, comme par enchantement, de son pantalon....qui sait jusqu'où, jusqu'où...

Ma main qui ne m'appartenait plus était devenue instrument délicat dans la main de l'autre. Ma langue avait été volée et se trouvait maintenant entre les dents de l'autre comme si c'était sa place naturelle.

Lui, il s'appuyait de plus en plus fort contre moi, si bien que mes omoplates se confondaient avec les pierres de l'immeuble contre lequel il m'avait poussée.

Un de mes seins ne m'appartenait plus. Le voleur s'en était emparé pour le travailler comme si c'était de l'ivoire à polir. Il soufflait dessus pour l'humecter et le faire briller à nouveau.

L'autre sein, à droite, était resté inutilisé, mais je n'ai pas eu le temps de m'en apercevoir qu'il m'a volé celui-là aussi.

Soudain, le voleur m'a rendu ma main toute couverte d'une écume blanche.

Je me suis enfuie.

Je reviens à ma chambre, là tout le monde vous dit bonjour puis chacun s'enferme chez soi. Je ne parle avec personne. Je me mets à écrire et à dessiner.

Demain je vais au musée.

Comme c'est difficile de se promener seule, et même d'aller au cinéma : si j'y vais, il y a toujours quelqu'un qui vient s'asseoir à côté de moi et peu après fourre sa main

dans ma blouse comme si la chose était des plus normales. Je n'ai pourtant pas une tête de prostituée.

Quand je me baladais avec Baby, c'était mieux.

J'ai la nostalgie de Baby !

J'ai la nostalgie de quand Baby et moi, nous nous promenions le long de l'Arno. Je n'oublierai jamais ce soir où il faisait frais, il faisait beau, et où nous nous sommes assises dans un bar où il y avait de la musique.

Baby et moi, nous nous installons au bord du fleuve, dans le bar on joue de la musique moderne, du jazz. C'est merveilleux, nous sommes aux anges. Un monsieur grand et gros s'approche de notre table et se présente comme monsieur Marcopoulos en nous disant : « Je peux vous offrir un verre ? »

Il nous offre deux bières.

Baby, fascinée par ce monsieur, lui demande : « Vous êtes artiste, vous ? »

Oui, il nous répond qu'il est chanteur lyrique.

« Je chante à Paris, Londres, New York. Je chante partout. En ce moment je suis en Italie.

— Vraiment ? Mon frère est un poète », dit Baby en me désignant.

En effet, j'ai coupé mes cheveux très courts, j'ai mis une cravate et un pantalon. Désormais, je suis son frère jumeau.

« Vous êtes jumeaux ! Extraordinaire ! J'ai pensé tout de suite que vous étiez des personnes extraordinaires. »

Baby réplique : « Vous aussi, vous nous semblez être une personne extraordinaire. »

Et lui : « Et donc voilà un jeune poète ! J'aime la compagnie des artistes. Je ne peux pas rester en compagnie des gens ordinaires » dit-il.

Marcopoulos nous invite chez lui. Tout enthousiastes, nous y allons, il veut nous montrer ses photos de théâtre ; il est en train de préparer *Othello*.

« Qui est cette belle personne à côté de vous, avec ce magnifique costume ?

— Desdémone », dit-il, « et elle c'est Ophelia.

— Monsieur Marcopoulos, vous voulez bien nous chanter quelque chose ? » demande Baby.

Le géant ouvre la bouche et émet un son terrifiant. Jamais je n'aurais cru que puisse en sortir un bruit comme ça. Lui est très satisfait, il nous verse du cognac avec de la glace. « Non, monsieur Marcopoulos, ne nous pas faites boire plus, cela nous fait mal, d'ailleurs, je commence à ne pas me sentir très bien. »

Je me suis levée, titubant un peu pour aller aux toilettes, monsieur Marcopoulos m'aide, il m'étend sur le lit, un grand lit dans une chambre toute en velours rouge, on dirait un théâtre. Othello me regarde avec des yeux fixes, il est énorme, il se penche sur moi. Je me suis sentie submergée par son grand corps et avant que j'aie pu me libérer de ses bras, il avait déjà déboutonné mon pantalon. J'allais crier quand il a fait un bond en arrière, le visage tout rouge et, interdit, m'a dit : « Mais tu es une femme ! »

Dans la petite pension où j'habite, tout le monde donc se dit bonjour et bonsoir, avant de s'enfermer dans sa chambrette. En Italie, tôt ou tard, on saurait tout de tout le monde. Ici au contraire, le silence règne et l'incommunicabilité fait loi. Ici self-control et conformisme bourgeois sont tout puissants. Même au restaurant, le silence n'est brisé que par le tintement des fourchettes, des couteaux

et des verres. En Italie, ce serait un boucan incroyable. Ce Londres est noyé dans le silence et le brouillard.

Je salue toujours le professeur Juilliar avec un grand sourire, parce qu'il me répond avec un sourire.

Je voudrais tellement aller le voir, parler avec lui, lui montrer mes poèmes écrits en français.

Un jour, je lui souris et lui dis :

« Est-ce que je peux venir vous rendre visite ? »

Il me répond d'un air surpris :

« *Mais oui, sûrement, venez !*¹ »

— Je voudrais vous montrer les poèmes que j'ai écrits en français, je crains d'avoir fait des fautes d'orthographe. Vous pourriez me les corriger ?

— *Mais bien sûr, venez demain à cinq heures.* »

À cinq heures sonnantes, je me précipite à sa porte. Avec mes poèmes. Je frappe.

« *Ah, je vous attendais, entrez, je vous en prie.* »

Je vois pour la première fois la chambre du professeur Juilliar. Elle est beaucoup plus belle que la mienne, c'est une grande pièce dotée d'une cheminée.

Je suis un peu embarrassée, très embarrassée même. Maintenant que je suis là, je ne sais plus ce que je dois dire.

« *Entrez, s'il vous plaît.* »

— *C'est moi.*

— *Je le vois.* »

Le professeur Juilliar me regarde et me dit :

« *Asseyez-vous, je vous en prie.* »

Je m'assois dans le grand fauteuil où je pourrais rentrer deux fois. Je garde sous le bras le classeur contenant mes poèmes. Le professeur Juilliar s'assoit devant moi et

1 Les phrases en italiques sont en français dans le texte. N.d.T.

me regarde fixement. Ce qui me plaît chez lui, ce sont ces longs silences qui me fascinent.

« *Vous aimez tourmenter les hommes !* » me dit-il.

— *Qui, moi ?*

— *Oui, vous.* »

Pause. Silence. Il me regarde fixement dans les yeux avec un sourire.

« *Vous me troublez.*

— *Qui, moi ?*

— *Oui, vous.* »

Ah, comme il parle bien le français, monsieur Juilliar. Je le regarde dans les yeux mais je n'arrive pas à dire quoi que ce soit. Il se met à lire mes poèmes dans son fauteuil.

Je désire seulement qu'il corrige mes poèmes en français, parce qu'il doit y avoir des fautes.

Je vois sur la cheminée la photo d'une belle femme.

« *Votre femme ?*

— *Oui, dit-il* »

Je me mets à parler de Baudelaire, j'ai lu qu'il voulait réciter ses poèmes devant un public et qu'il avait dépensé tout son argent pour préparer un rafraîchissement. Il s'était assis derrière une table, prêt à faire sa lecture, quand le public lui avait tourné le dos pour se jeter sur le rafraîchissement. Alors il avait abandonné ses poèmes et s'était mis à manger avec les autres.

Est-ce que ce n'est pas une histoire triste ? Pauvre Baudelaire, qui sait combien il a souffert. Lui aussi, il avait un tuteur qui ne lui envoyait jamais l'argent.

Je prends sur la table un livre du professeur. « Comme ils sont beaux, ces vers », dis-je.

Il se lève de son fauteuil, se penche sur le livre et lit à haute voix : « *Loin du monde, je vis tout seul comme un*

ermite enfermé dans mon cœur mieux que dans un tombeau.

— C'est Valéry, dit-il, il a écrit ça quand il avait quinze ans.

— C'est vrai, professeur, nous sommes tous des ermites, n'est-ce pas, professeur ? »

Il ne m'écoute pas. Il me regarde dans les yeux. Son visage a une sorte de grimace, comme de douleur, de souffrance. Il s'éloigne de moi, va au fond de la pièce et continue à me regarder avec les mêmes yeux, cette expression grave, tellement grave, qui le rend si fascinant.

« Vous vous sentez mal, professeur ? »

Le professeur est très pâle.

Me poussant avec douceur vers la porte, il dit :

« Allez vous-en maintenant, aujourd'hui je n'ai plus le temps, et refermez la porte derrière vous ».

Arrivée en bas, à l'entrée, je m'aperçois que j'ai laissé mon dictionnaire chez lui. Je monte quatre à quatre les marches qui me ramènent à sa porte. Je halète en arrivant. Je sonne. Le professeur Juilliar ouvre la porte. Je balbutie que j'ai oublié mon dictionnaire et m'excuse.

Alors il me serre, il me serre dans ses bras. Il m'embrasse, m'étouffe, me couvre de baisers. Il se détache de moi et me regarde.

Je suis devant lui. J'attends qu'il se passe ce qui doit se passer. Ce qui va se passer. Je ne sais pas très bien quoi. Je suis là, j'attends. Le professeur décidera.

Le professeur tremble. Ses mains tremblent en me caressant. Son visage n'est plus son visage. Il a changé. C'est un homme qui m'a entre ses mains comme un objet dont je vois pour la première fois les formes et les couleurs. Je suis cet objet entre ses bras.

Je ne savais pas que j'avais deux seins de porcelaine qui se brisent à peine une main les touche. Je ne savais pas que j'avais des joues de feu. Je ne savais pas que mon oreille près de sa poitrine pouvait écouter les battements de son cœur, et le cœur des hommes bat beaucoup plus fort que celui des femmes.

Le professeur Juilliar est une divinité qui me transforme en d'autres choses. Je ne suis plus moi. Mes cheveux sont des algues et je me transforme quand il me touche. Il me vient des branches et des feuilles.

Il s'éloigne de moi. Il me regarde, il me regarde dans les yeux et je vois dans son trouble et dans la transformation de son visage que quelque chose de grand est sur le point d'advenir.

Je suis à deux pas du mystère de la vie, mais il me laisse partir avec mon dictionnaire et mon chemisier déboutonné. Pourquoi ?

Le professeur Juilliar est un gentleman.

Je téléphone à Baby, désespérée. Je n'ai pas encore reçu l'argent du tuteur.

Je suis heureuse d'entendre sa voix.

« Salut, Penny » — pour elle je suis Penny, comme elle m'appelait quand elle était petite — « on peut enfin se parler et tout se dire, en ce moment Stephen n'est pas là. Comment tu vas ?

— Je suis désespérée, je n'ai plus une lire, j'attends l'argent qui n'arrive pas. »

Baby me répond en pleurant : « Nous n'aurons plus jamais une lire de ce tuteur, il a tout vendu pour se lancer dans les affaires et il a tout perdu.

— Mais comment ça ? Tout le domaine ?

— Oui.

— Et aussi la villa Liberty à Rome ?

— Oui.

— Et aussi la villa Cervia ?

— Tout. Et on peut même pas l'envoyer en prison, parce que nous avons confirmé notre confiance en lui alors que nous étions majeures, et il semblerait que nous soyons même co-responsables de sa faillite.

— Et tu fais quoi, pour vivre ?

— Par chance, j'ai trouvé un travail comme graphiste chez l'éditeur Sansoni. C'est Federico Gentile, le fils du célèbre philosophe, qui dirige cette maison d'édition, il m'a accueillie très généreusement. »

Je sors de la cabine où j'ai dépensé mes derniers centimes, je me dirige vers la pension où je loge depuis presque deux mois. Voilà un moment qu'on me demande de payer et que je continue à dire que l'argent va arriver.

Un soir, je rentre à la pension et je retrouve mes valises, mes paperasses et mes dessins sur le trottoir. Je n'ai pas payé le loyer, on me met à la porte.

Je demande en vain de pouvoir revenir dans ma chambre, mais cela m'est refusé. Je ne sais vraiment pas quoi faire, je m'assois sur ma valise, et il commence à pleuvoir. Il pleut et je pleure. *Il pleut dans mon cœur comme il pleut sur la ville...* Mais je me demande : est-ce que ça n'était pas plutôt *Il pleut dans la ville comme il pleut dans mon cœur* ? Mais qui l'a écrit, ce poème ?

Il pleut sur moi et sur toutes mes affaires. Les gens passent et ne m'adressent pas un mot.

Je m'aperçois que, bizarrement, il ne pleut plus. En fait, il y a un grand parapluie ouvert au-dessus de moi. C'est un jeune Japonais immobile qui sourit et me couvre de son parapluie, puis se penche et sans dire un mot prend ma valise et s'en va. Je le suis sans parler.

Il m'emmène chez lui, il me montre un petit lit et me prépare à manger. Il est tout timide et n'arrête pas de s'incliner, moi je n'arrête pas de pleurer, et il me fait plein de petits baisers timides qui me font pleurer encore plus.

Je ne suis pas prête, pas même pour le calme et la sérénité. Probablement que je ne suis prête que pour l'apocalypse. Il faut que je téléphone à Baby.